

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 51, numéro 4, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104355ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104355ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1984). Pages de journal. *Assurances*, 51(4), 569–578.
<https://doi.org/10.7202/1104355ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

16 avril 1980

À Montréal, certains étudiants francophones ne veulent pas apprendre l'anglais. D'autres se refusent à utiliser pour leurs cours les livres de sociologie en anglais ou en américain qu'on leur recommande. C'est bête à pleurer car, dans un pays comme le nôtre, il faut avoir l'anglais comme langue seconde et la bien posséder, quel que soit le domaine auquel on se destine. La langue anglaise a une très grande utilité dans le monde, à cause de sa valeur formative d'abord, puis parce qu'elle est nécessaire dans l'exercice de la profession ou du métier qu'on choisit.

569

Ceux qui prennent de pareilles attitudes comprendront plus tard leur erreur quand ils feront face à la vie de tous les jours. Ils verront alors la bêtise qu'ils ont commise en refusant d'apprendre une langue à un âge où tout est plus facile. On ne saurait les blâmer de demander qu'on mette à leur disposition des manuels en français, tenant compte de la pratique canadienne. Mais on doit leur reprocher de ne pas avoir accès à une source complémentaire de documentation mise à leur portée par des auteurs américains ou anglais, reconnus comme des spécialistes. Tout ce qu'on peut leur recommander, c'est de se défendre contre ceux qui sont incapables de rendre leur pensée claire et précise, quelle que soit la langue qu'ils utilisent. Il faut bien admettre que beaucoup de sociologues anglophones ou francophones sont obscurs, d'abord parce qu'ils se servent d'un jargon professionnel presque incompréhensible et puis parce qu'ils sont souvent incapables de donner à leur pensée une forme simple et claire.



L'attitude de la bourgeoisie française envers le golf a bien changé. Il y a un demi-siècle, à un président des H.E.C. qui nous recevait en France, je demandais s'il jouait au golf. Il m'avait répondu : «Non, Monsieur. Ici, seuls les snobs se livrent à ce jeu.» Aujourd'hui, je vois en première page du *Figaro* la photo du vainqueur de l'*open* britannique en France...



570

Jean-Paul Sartre vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. Immédiatement, on a évoqué son souvenir dans les journaux, à la radio et à la télévision. En mettant de côté les exagérations ordinaires, le concert d'éloges est vraiment remarquable, touchant même. On sent que, pour les Français, un grand bonhomme vient de disparaître. Du Japon et des États-Unis est venu aussi l'hommage de gens qui voyaient en lui un maître de la pensée contemporaine. Le soir, on a modifié le programme du poste pour entendre Pierre Daix, Jean d'Ormesson et quelques autres écrivains venus dire ce que l'homme ou l'écrivain avait été pour eux.

J'ai aimé surtout le témoignage de Jean d'Ormesson. Tout en notant ce qui les séparait, il admirait la qualité et la sincérité de l'écrivain. Pour les autres, il avait été un philosophe, l'un des plus grands de notre époque, passionnément épris de liberté et de justice et, ce qui est exact, ayant exercé une profonde influence sur la jeunesse à l'époque de l'existentialisme.

On a rappelé que, devenu aveugle, il avait cessé d'écrire puis, malgré son âge, il s'était habitué à dicter. Il serait intéressant de savoir s'il avait pu garder ainsi la précision antérieure de sa pensée. Dicter donne généralement au style une vigueur, une alacrité que la prose écrite n'a pas toujours. Mais il était bien vieux pour évoluer au point de maîtriser la langue à nouveau.

À cause de cela sans doute, son œuvre reste inachevée⁽¹⁾. Est-ce un mal ? Il faut dire que le Sartre de 1948, de 1958 et de 1968 était bien différent. Il n'avait plus sur la jeunesse ou sur l'opinion l'influence de l'existentialiste de Saint-Germain-des-Prés, au fur et à mesure que les années passaient, même s'il s'efforçait de suivre l'évolution des événements et s'il n'hésitait pas à clamer sa protestation contre l'injustice et les atteintes à la liberté personnelle. Dieu sait que, durant le dernier demi-siècle, les occasions ne lui furent pas ménagées.



L'expérience de Sartre avec le dictaphone me rappelle la mienne. Je me souviens de ma réaction quand j'ai acheté mon premier appareil, vers 1940. Je l'avais fait pour me prouver que j'étais encore assez jeune pour m'adapter. Les premiers temps, j'avais l'im-

(1) Deux ans plus tard, on publiera ses Mémoires.

pression de parler devant un mur. Puis, je me suis habitué, tout en dictant à ma secrétaire les lettres les plus importantes, quand je sentais le besoin de convaincre un interlocuteur difficile. Jamais cependant, je n'ai pu donner à ma pensée la forme et la précision qu'elle peut avoir quand, crayon en main, je l'exprime sur le papier. Quelle qu'en soit la valeur, ma prose est davantage celle d'un écrivain que d'un orateur.

17 avril

La mort de Jean-Paul Sartre donne lieu à d'extraordinaires témoignages qui vont de *Cohn-Bendit*, ce jeune Allemand qui, en 1968, était le meneur principal des étudiants, jusqu'à Jean d'Ormesson, Raymond Aron et Olivier Todd.

571

18 avril

Hier après-midi, G.B.P. et moi sommes allés entendre un récital d'œuvres de Claude Debussy, à l'*Alliance française*, commentées par un vieux monsieur, consciencieux, précis et vraiment intéressant. Ancien secrétaire du grand musicien, compositeur lui-même et directeur honoraire du Conservatoire de Montpellier, le conférencier était bien préparé pour nous parler des œuvres de son maître. Des artistes venus de Monte-Carlo ont illustré l'œuvre du musicien.

M. Montpellier — car il s'appelle ainsi — a adopté l'ordre chronologique pour nous présenter son sujet. C'est ainsi que nous avons assisté à l'évolution du talent de Debussy, à sa conception nouvelle de la musique et à ses premiers succès, malgré les oppositions soulevées dans certains milieux, jusqu'au moment où il devint celui qu'on appelait Claude de France, tant il semblait correspondre au génie français.

Un certain nombre d'élèves du Conservatoire de Monaco accompagnaient M. Pierre Montpellier, ainsi que quelques-uns des professeurs et solistes de l'orchestre. Parmi ces artistes, je retiens le nom de Marcelle Dedieu-Vidal — une très grande pianiste, à mon avis, Jacques Perron, violoniste et Philippe Favergeaud, autre violoniste dont on entendra sûrement parler. Tous trois m'ont paru remarquables. Grâce à eux, l'atmosphère de l'*Alliance française* était transformée. Ce n'était plus la salle poussiéreuse que nous avions connue.

Le concert se termina par des extraits de *Pelléas et Mélisande*.

Un des moments fastes de notre séjour à Nice, malgré le cadre, les sièges inconfortables et le micro en panne !



572

Germaine a connu la musique de Debussy dès son adolescence. Sa soeur et certaines de ses amies en jouaient couramment, bien avant qu'à son retour d'Europe, Léo-Pol Morin se fit l'exécutant enthousiaste du maître, ainsi que de Ravel qu'il jouait avec une technique et un goût très fins. De Léo-Pol Morin, je n'ai hélas ! qu'un livre dans lequel on a réuni, sous le titre de *Musique*, un certain nombre d'articles qu'il avait écrits ici et là, avant sa mort survenue au cours d'un accident d'automobile à la sortie du lac Marois. Avec Léo-Pol Morin disparurent deux grands hommes de la musique, de la littérature et de la radio au Québec. Louis Francoeur était un de ceux-là. Tous trois laissent un vide que personne ne remplit pendant longtemps.



Hier soir, à la télévision, on a donné *La Putain respectueuse*, de Jean-Paul Sartre, en hommage à l'écrivain dont on venait d'annoncer la mort. Bien écrite, la pièce passe encore l'écran, mais comme elle laisse une impression désagréable de propagande ! Elle a été écrite, en effet, à l'époque où il fallait absolument montrer les Américains sous leur plus mauvais jour. C'était au moment où, sur les murs, on lisait encore, à demi effacés, les mots *U.S. go home*. Et cependant, comme ils avaient rendu des services à l'Europe devenue exsangue après la guerre terrible qui s'était terminée quelques années plus tôt, il faut revenir à *Un voyageur dans le siècle*, de Bertrand de Jouvenel pour s'en rendre compte.

Dans le *Figaro*, Jean d'Ormesson parle à nouveau de Sartre. Il intitule son article : « Sartre – l'ambiguïté et la gloire ». Les écrits de Jean d'Ormesson ne sont jamais indifférents même si, à la télévision, sa voix aigre et incisive agace parfois. « Sartre, écrit-il, était déjà entré dans les manuels ; avec sa mort, il entre dans l'histoire. Il y occupera une place qui ressemblera à sa vie : multiple, diverse, alternative, souvent contradictoire ».



Parmi les jugements que j'ai lus sur Sartre, le plus dur me paraît être celui d'André Frossard résumé en quelques phrases : « J'ai mauvais caractère. Rien de ce que l'on dit de Jean-Paul Sartre ne

me semble parfaitement adéquat. Un intellectuel engagé ? Oui, à condition d'ajouter qu'il aura passé sa vie à se dégager. Voltaire ? Peut-être, mais Voltaire était moins profond philosophe, et n'eût jamais écrit : Le néant est ce trou d'être, cette chute de l'en-soi vers le soi, par quoi se constitue le pour-soi ». Un humaniste ? C'est possible, mais difficile à concilier avec la célèbre formule de *Huis Clos* : L'enfer c'est les autres, aphorisme exterminateur qui ne laisse aucun rescapé, puisque l'on est soi-même un autre pour les autres.

« Pourquoi ne pas se contenter d'écrire qu'il a été un homme libre et même assez libre pour être capable de revenir sur ses erreurs ? Ce n'est pas un si mince compliment. »

Je n'aime pas Jean-Paul Sartre. Cette fois, c'est moi qui m'exprime ainsi. Si j'admets la qualité de son esprit et de sa langue, je déteste la propagande de certains de ses écrits. Ses pièces, par exemple. Et puis surtout, je crois qu'il a donné le dégoût de la vie à certains jeunes écrivains canadiens qui se sont suicidés. Ils étaient parmi les plus brillants de l'équipe de Radio-Canada, milieu que Sartre influençait beaucoup.

Ce soir à *Apostrophes*, on a longuement discuté du cas Sartre, avec une pénétration et une ouverture d'esprit bien plaisantes. J'ai aimé, en particulier, la part prise dans le débat — car c'en était un — par Raymond Aron. Aron est un bien bel esprit. Longtemps, il a fréquenté Jean-Paul Sartre. Souvent ils se heurtaient, mais ils restaient très liés. Il y a trente ans, ils s'opposèrent violemment et ils cessèrent de se voir. Politicologue et écrivain, M. Aron ne pouvait pas ne pas continuer de s'intéresser de loin à l'évolution politique et à l'œuvre philosophique et littéraire de l'homme qui jouait un tel rôle auprès de la jeunesse. Aussi, ce qu'il a dit de lui était-il d'un grand intérêt.

J'ai accordé beaucoup d'importance au décès de Sartre et aux témoignages qui lui ont été rendus. Mais, c'est qu'il s'agit d'un événement considérable dans le milieu politique et littéraire français.

Il y a plusieurs années, un autre événement avait soulevé un intérêt considérable dans le milieu littéraire : l'élection de Jean Cocteau à l'Académie française. Jean Désy en avait même fait l'objet d'une dépêche envoyée à Ottawa. Je me rappelle comme le

fait avait soulevé de moquerie parmi les jeunes attachés. Mais c'est qu'à Paris, dans le milieu intellectuel, certains événements retiennent l'attention à un point qu'on ne soupçonne pas en Amérique.

574

Avec ses défauts, le régime démocratique est dur, mais c'est encore le meilleur, m'a dit un jour Marcel Faribault en sortant du Cercle Interallié à Paris. Il avait quelque mérite à le juger ainsi, après cette campagne menée contre lui dans la province de Québec, qui l'avait conduit à la défaite, comme s'il avait été un candidat médiocre à la tête d'une équipe médiocre ; ce qui n'était pas le cas, bien au contraire.

Pendant longtemps, le parti conservateur a été celui des Canadiens français, à l'époque de Chapleau, en particulier. Puis, après la victoire de Wilfrid Laurier, à la fin du dix-neuvième siècle, les francophones se tournèrent vers le parti libéral. Ils revinrent au groupe conservateur pendant un court espace de temps, quand le parti fut dirigé par cet extraordinaire et dynamique inquisiteur qu'était John Diefenbaker. Par la suite, aux élections de 1979, le parti conservateur eut deux députés dans Québec et pas un seul en février 1980.

Au Canada, le pouvoir appartient généralement à celui à qui revient le plus grand appui soit du Québec, soit de l'Ontario, l'ouest du pays restant fidèle aux conservateurs, dirigés depuis un quart de siècle par un des leurs, Diefenbaker ou Clark. Pour le Québec, il y a là une question de langue et, pour l'Ontario, presque toujours une question d'ordre économique.

Depuis Pierre-Elliott Trudeau, on a souvent parlé de *trudeaumanie*, aussi bien chez les Canadiens français que chez les anglophones. L'on croyait qu'il réglerait le problème du séparatisme. À l'avant-dernière élection, l'Ontario l'a lâché complètement, cependant. Puis, il lui est redevenu favorable.

Certains gens astucieux savent tirer les ficelles. On en trouve dans tous les partis aux moments les plus critiques. C'est ainsi qu'au Canada, pendant la dernière campagne électorale, les sages du parti avaient recommandé à M. Trudeau de ne prendre aucun engagement, de parler le moins possible dans Québec, de tenter de reconquérir l'Ontario avant tout. Tandis qu'à M. Clark, on avait suggéré de défendre son administration de quelques mois et d'atta-

quer le parti libéral violemment. Si les hommes politiques ne sont pas exactement des marionnettes tirées par les meneurs de jeu, ils doivent tenir compte des avis de leurs partisans. Dans le cas de M. Trudeau, le scénario donna les résultats espérés. Il obtint de Québec un bloc presque monolithique et il récupéra de l'Ontario suffisamment d'éléments pour se remettre en selle.

À la même époque en France, M. Marchais se devait de détourner l'attention des accusations de l'*Express*. Les partis socialistes et communistes et même R.P.R. suivirent la voie pointée du doigt. Dans ce dernier cas, il s'agissait de mettre en cause l'un des amis personnels du président, M. Poniatowski. Les ficelles se tirent déjà pour l'élection présidentielle de 1981. Le jeu est engagé : il sera vif, je pense ; mais, assez curieusement, bien des gens commencent à en avoir assez de ces luttes entre partis, alors que les problèmes les plus graves restent sans solution.

575

21 avril

Entendu à la télévision un extraordinaire récital donné par Maria Callas avant sa mort. À mon retour à Montréal, je poursuivrai la lecture de ce livre sur la grande artiste que deux amies charmantes, Marguerite et Mariette Laurendeau, m'ont envoyé à mon retour de l'hôpital.

Née en Italie, Maria Callas a émigré aux États-Unis avec sa famille, puis elle est revenue à Naples. Elle doit sa formation en particulier à deux femmes qui ont deviné chez elle un tempérament, une voix et un sens du théâtre qui tint rapidement du génie.

Tout à l'heure, entre deux arias, elle a baissé les yeux avec une modestie voulue, pendant qu'on l'applaudissait à tout rompre. Et ainsi, tout à coup, elle a ressemblé étonnamment à la Joséphine de Beauharnais qu'a peinte David !

Et dire que quelques années plus tôt, elle était énorme ! À l'âge où elle aimait les gâteaux et ne se privait pas d'en manger, note son biographe.

«Ceux qui n'ont jamais entendu ou vu Maria Callas se doivent de suivre cette émission, qui leur permettra enfin de découvrir l'un des plus grands monstres sacrés du siècle», ai-je lu dans le journal un peu plus tard. Venu de Hambourg, le concert nous présentait cinq des rôles les plus marquants de la grande cantatrice.

Malgré le soleil bien invitant, malgré la mer bien attirante cet après-midi-là, je n'ai pas regretté d'être revenu à l'appartement pour entendre l'artiste qui joue et chante avec une même perfection.



576

Je reviens à Jean-Paul Sartre. Samedi matin à ses funérailles, des milliers de gens (nous les avons vus sur le petit écran) ont accompagné le corps jusqu'au cimetière de Montmartre. Ils étaient attirés par la réputation de l'homme à qui ils voulaient rendre hommage, mais aussi sans doute par l'extraordinaire battage de publicité que l'on a fait autour de sa mort dans les journaux et à la télévision.

Devant cette foule énorme, j'ai pensé tout à coup au cortège qui accompagnait la dépouille de Victor Hugo, le 3 juin 1885. Dans une de ses lettres, à sa belle-soeur Fanny, Louis-Antoine Dessaulles le décrit ainsi : «Le cortège, dans son ensemble, représentait près d'une lieue et demie en longueur. Quand sa tête est arrivée au Panthéon, il y avait encore des sociétés qui se mettaient en marche au pont de Neuilly, au bas de l'avenue de la Grande Armée qui part de la place de l'Étoile».



À propos de Lammenais, Sainte-Beuve écrit : «À tout moment, de belles paroles, des paroles élevées, pénétrantes, en même temps que suaves, lui échappent, et l'on s'étonne que l'on puisse avoir tant de talent, tant de ressort dans l'âme (car il n'est pas aussi monotone qu'on le dit) avec si peu de bon sens politique ».

Louis-Antoine Dessaulles l'admirait, comme je l'ai noté déjà. Lui aussi aimait le jeu des mots, tout en ayant comme son bon maître bien peu de sens pratique.

Mais qu'est-ce que le bon sens, le sens pratique ? N'est-ce pas la faculté de juger les choses et les gens comme ils sont et non comme on souhaiterait qu'ils fussent ? C'est une qualité comme une autre, mais fort importante quand on vit en société. Souvent, des analphabètes l'ont, alors qu'il fait entièrement défaut à des gens instruits, savants même, qui connaissent la pensée et les oeuvres des autres, mais qui établissent difficilement la relation entre ce qui est et ce qu'ils désireraient. Je simplifie ? Assurément, mais je note quand même cette réflexion qui me vient ce matin, entre la tasse de thé et le biscuit traditionnels.

Après une messe pieuse, dévote chez les Franciscains de Cimiez, je suis allé admirer une fois de plus le jardin que la ville entretient magnifiquement avec cette taxe de séjour dont j'ai dit beaucoup de mal avant d'en connaître l'usage.

Plus tard, en attendant l'autobus en face des Arènes, j'ai feuilleté le livre (acheté à la sortie du monastère) qu'a écrit le chanoine Etienne Galléani sur l'église de Nice à travers ses *Trois Cathédrales*. S'il est intéressant parce qu'il apporte des précisions sur Nice et ses premières églises, il est bourré de chiffres, de dates et de petits faits d'intérêt local. Je le mettrai de côté pour y revenir l'an prochain.

577

Il est curieux de voir comment les auteurs abordent l'histoire. Certains sont attirés par les jalons que sont dates et chiffres. Souvent, ils abusent du petit détail. D'autres ont le goût de la synthèse. Je préfère les seconds aux premiers, tout en reconnaissant l'importance de ceux qui jalonnent le terrain.

La première trace de l'évêché de Nice qu'a trouvée le chanoine remonterait au quatrième siècle de notre ère. Voici sa note à ce sujet : « En 381, paraît au Concile d'Aquilée un certain Armantius, sous le titre d'évêque de Nice, *episcopus nicensis* ».

La première cathédrale fut *Sancta-Maria-in-Palatea*, c'est-à-dire Notre-Dame-sur-la-Place qui se trouvait sur la colline du château. Quant à Sainte-Réparate, elle remonte au dix-septième siècle. Elle est donc relativement récente puisque sa construction coïncide avec la fondation de Montréal : première étape pour la colonie d'Amérique, mais dernière pour l'évêché de Nice, à travers des avatars nombreux.

Ce matin, temps splendide. J'irai m'asseoir quelques minutes en face de la mer, après être allé chez mon marchand de journaux. Sa boutique s'appelle *Cigalou*, nom chantant pour un lieu sombre et exigu où avoisinent livres récents et journaux du jour. Le commerce des livres lui a donné du goût pour les écrivains. Hier, par exemple, il me faisait l'éloge du *Livre de ma mère*, d'Albert Cohen. Je l'ai acheté immédiatement et, dès le soir, je me suis plongé dans cette œuvre charmante d'un homme qui a aimé sa mère, pourtant bien humble, mais qui avait des dons de bonté et de simplicité. Juive, née à Corfou et venue à Marseille, elle avait gardé de

ses origines un accent et des manières de son ghetto d'origine.

« J'ai lu deux fois le *Livre de ma mère*, a écrit Émile Henriot, à l'époque où il parut. Ce livre déchirant colle à vous. Il m'a fallu y revenir et le reprendre ». On s'explique mal qu'un homme aussi délicat ait pu dire des choses aussi brutales à propos de Marguerite Yourcenar.



578

Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud déménagent à nouveau. On les force à quitter le théâtre d'Orsay, installé depuis huit ans dans l'ancienne gare. Barrault disait sa désolation dans le *Figaro*, l'autre jour. Il faut encore recommencer notre vie errante, écrivait-il. C'est en 1968 que, chassé du Théâtre de France par André Malraux, il avait trouvé refuge un peu plus tard, dans l'ancienne gare d'Orsay. Qu'allait-il faire là, avait-on pensé alors ? On se rendit compte rapidement qu'avec l'aide d'amis architectes, il avait résolu les problèmes de dispositions et d'acoustique dans ce qui avait été longtemps un hall de gare.

Il nous faut repartir à zéro, a-t-il dit. Quelle carrière d'errants a été la vie des deux grands artistes ! Je l'ai rappelée dans d'autres pages de journal, après avoir lu les *Mémoires* de Jean-Louis Barrault où il évoque ses aîlées et venues et la fidélité de sa femme, qui a partagé ses joies, ses audaces, ses succès et ses insuccès. Quelle merveilleuse chose que cette équipe de l'homme et de la femme unis dans un même désir et dans les mêmes réalisations, sans faiblesse ni trahison. Devant eux, on pense au couple bien différent que formaient Molière et sa femme, unis dans leur carrière, mais souvent désunis par des goûts et des tempéraments différents.

